

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“La lecture est le premier des plaisirs.”

Vol. 1.

OTTAWA, 17 AVRIL, 1879.

No. 34.

L'HONNÊTE HOMME.

J'aurais peu de chose à faire près de ma mère pour l'emmener à me proposer d'elle-même l'échange de mes futures épaulettes d'officier contre la robe vénérable de juge ; mais mon père, dont mon admission à l'École a caressé l'amour-propre, serait peu facile à gagner. Il attache maintenant autant d'importance à voir bientôt un grand sabre d'artilleur traîner à mes côtés, qu'il en mettait naguère à vouloir me faire sieger sur le fauteuil vermoulu d'un tribunal. Les coups de canon que je tirerai valent à ses yeux les réquisitoires que je devais fulminer. D'ailleurs, je connais mon père ; il a été trop longtemps à se pardonner d'avoir une fois changé d'avis pour revenir jamais à ce premier avis. Je me hâte donc, mon bon Émile, de jouir de tous les plaisirs que je vais bientôt perdre, hélas ! Je danse, je suis assidu au spectacle, je monte à cheval, je vais à la campagne. En comparaison de la vie de collège que je viens de quitter (et j'en ai bien peur, en comparaison de la vie polytechnique que je vais prendre), c'est une existence des *Mille et une Nuits* que je mène. Adieu, Émile ; dans huit jours tous ces beaux rêves seront dissipés, et je me dirigerai, dans le coupé des messageries, vers le réveil et la réalité. Ce qui me console un peu, c'est que, du moins, je pourrai causer une heure avec toi et t'embrasser à mon passage dans ta ville de Cambrai.

Adieu donc, à bientôt.

GEORGES.

Émile Dorvilliers et Georges Valentin.

Cambrai.

Quoi ! mon cher Georges, quoi ! tu songerais à renoncer à l'École Polytechnique ? Il t'a suffi pour cela de quelques jours de plaisir qui finiraient bientôt par te fatiguer s'ils se prolongeaient ? Oh ! Georges, si tu pouvais connaître combien je désirerais me trouver à ta place ; si tu savais les larmes qui mouillent parfois mes yeux au souvenir de cette carrière que je devais parcourir avec toi et que le devoir m'a fermée, tu reviendrais bien

vite à ta première manière de penser, Georges !

Du reste, ne va pas te figurer par ces paroles qui m'échappent que je ne sois point heureux. En vérité, je souffre moins du parti que j'ai pris que je ne le redoutais moi-même. Je le reconnais à présent : un sacrifice, quelque grand qu'il soit, paraît toujours plus pénible avant de s'accomplir qu'il ne l'est en réalité. Dans les premiers jours, la conscience de mon dévouement et la satisfaction d'avoir rempli mon devoir me soutenaient seules contre les dégoûts d'une profession presque mécanique et peu attrayante, je te l'avoue. A cette lutte contre la volonté et la répugnance est venue succéder peu à peu l'habitude, qui m'a émoussé toutes ces pointes, et fait trouver, sinon du bonheur, du moins du calme. Si la santé revenait à mon père, je te l'avoue, je crois même que je m'estimerais tout-à-fait heureux. Mais lorsque j'entends les plaintes que lui arrache la souffrance, lorsque j'entends sa voix balbutier, et des paroles sans suite sortir de cette bouche qui ne prononçait naguère que des pensées si fortes de justesse et d'intelligence, une cruelle amertume retombe sur mon cœur, et je n'ai d'autre moyen de la combattre que de recourir à de puissantes distractions.

Ces distractions, Georges, je les trouve dans la musique. Je suis un assez médiocre violoniste, tu le sais, mon ami, et les mathématiques ont bien nuï, pendant quatre années, à mes études de Viotti. Mais, grâce au talent de ma mère et de mes deux sœurs, excellentes musiciennes d'instinct, nous exécutons des quatuors d'instrument et nous chantons des duos et des chœurs, qui d'abord nous amusent beaucoup et ensuite servent à donner à mon père un peu d'amusement. Son intelligence souffrante (je n'ose pas dire éteinte, hélas !) semble se ranimer en nous écoutant. Aussi toutes nos soirées, une fois que les ouvriers ont quitté les ateliers, se passent-elles à de semblables amusements. Je ne sors du logis que pour mes affaires les plus indispensables, tant je me trouve bien au milieu de ma famille, de mes occupations, et de ces plaisirs paisibles dont je te parle.

Il ne faut pas non plus que j'oublie mon jardin, dont je me suis institué le jardinier en chef, et que je fouille

et remue à mes heures de récréation ; je dis à mes heures de récréation, car sous ce rapport ma vie est régulièrement coupée comme elle l'était au collège. Mes ouvriers arrivent et partent de chez moi à des heures fixes auxquelles je suis obligé de me conformer moi-même, pour ne jamais manquer à la surveillance qu'il me faut exercer sur eux.

Adieu, mon cher Georges. Voici bien des détails sur une vie fort monotone, sans doute, et bien différente de la tienne. Je ne te les donnerais pas si je ne savais combien tu m'aimes et quel intérêt ont pour toi même, les choses les plus insignifiantes qui me concernent. A toi.

ÉMILE.

GEORGES A ÉMILE,

Émile, au nom du ciel ! il faut que tu viennes à mon aide. Sans toi je suis perdu, sans toi mon père va me maudire. La faute que j'ai commise est si grave que je n'ai point osé l'avouer à ma mère, et que toi-même tu l'aurais toujours ignorée, Émile, s'il ne me fallait ton secours pour me tirer de l'abîme où je suis tombé. Il me faut deux mille francs, Émile, il me les faut par le retour du courrier, ou je ne sais ce que je deviendrai. J'ai joué, j'ai perdu tout ce que j'avais d'argent. Je dois le reste à des étrangers qui ne me feront aucune grâce et qui viendraient hautement réclamer à mon père ces dettes imprudentes et coupables. Avise donc au moyen de me sauver ; je ne sais comment tu le pourras ; mais, je te le répète, je n'ai de salut possible que par toi. En supposant que je dise tout à ma mère, elle ne se trouverait point une somme assez considérable entre les mains pour me tirer d'affaire ; il faudrait qu'elle eût recours à mon père, et, vois-tu, plutôt mourir que ce moyen. J'attends donc ta réponse comme un coupable attend son arrêt. Je te le répète, c'est une question de vie ou de mort. Oh ! que je souffre ! que je souffre !

GEORGES.

Oui, le malheureux jeune homme souffrait, oui il attendait la réponse de son ami comme un coupable attend son arrêt !

Entraîné dans un bal, vers une

table d'écarté, il commença d'abord à jouer négligemment des sommes légères, sans y attacher d'importance. Bientôt quelques gains allumèrent son sang, et des pertes l'allumèrent encore bien plus. Alors, son imagination se troubla, sa raison se perdit; il doubla, il tripla, il quadrupla son enjeu, et finit par risquer des sommes considérables qu'il empruntait à ses amis, et qui disparaissaient devant lui comme dans un gouffre. Enfin, après quatre heures de fièvre et presque de délire, il se leva, pâle, le cœur palpitant, désespéré, et ne sachant point comment il parviendrait à satisfaire ses créanciers et à sortir du piège fatal dans lequel il s'était engagé.

On l'a vu, il pensa d'abord à sa mère; mais ses pensées et ses espérances se dirigèrent bientôt vers Emile, et il lui écrivit la lettre que l'on a lue tout à l'heure.

En recevant cette lettre, Emile se sentit effrayé et plein de consternation. Georges joueur, Georges! dont il connaissait la tête ardente et dans le caractère duquel ses dernières lettres montraient un penchant si vil à la dissipation!... Quelles inquiétudes pour l'avenir de ce jeune homme doit inspirer une première faute si grave! Pauvre Georges! pauvre Georges!... mais il fallait d'abord songer à le sauver, à lui éviter le scandale dont le menaçaient ses débiteurs, à le soustraire au courroux d'un père plein de sévérité et dont les emportements aigrieraient Georges plus qu'ils ne le corrigeraient. Aussi, sans hésiter un moment, Emile se rendit chez le notaire où se trouvait déposée sa petite fortune, qui consistait dans un legs dont je vous ai déjà parlé: il en reçut deux billets de banque de mille francs qu'il envoya à Georges en y joignant quelques mots seulement:

LETTRE D'ÉMILE A GEORGES.

Voici, Georges, ce que tu me demandes; je te l'envoie sans ajouter aucune réflexion. Tu souffres trop et tu t'adresses à toi-même de trop cruels reproches pour que je ne cherche pas à te consoler. Adieu. Encore quelques jours et tu serais ici; je pourrai donc t'embrasser.

ÉMILE.

En effet, six jours après le départ de cette lettre, Emile Dorvilliers attendait au bureau des messageries l'arrivée de la diligence qui devait amener Georges.

Enfin, le bruit de cette voiture se fit entendre au loin; elle entra dans la cour, et lorsqu'elle s'arrêta un jeune homme avait déjà salué Emile du geste et du sourire; un jeune homme

s'était élancé du coupé pour venir, plus vite, étreindre Emile dans ses bras, Emile qui lui rendait ses caresses avec effusion.

Emile s'était bien promis de ne parler à Georges ni de la terrible lettre que ce dernier lui avait écrite naguère, ni de la haute grave dont cette lettre contenait l'aveu. C'était un sujet trop pénible pour qu'il le rappelât au souvenir du cher coupable et pour qu'il ne cherchât point au contraire à l'éloigner de sa mémoire. Jugez donc de la surprise du bon jeune homme quand Georges, tirant de sa poche deux billets de banque, les remit à son camarade de collège.

—Ce sont les mêmes que tu m'as envoyés, mon ami. Dans le doute et l'attente où j'étais que tu puisses me rendre le service que je te demandais, j'ai joué de nouveau: cette fois, la chance m'a été favorable; mes pertes de la veille se sont trouvées récompensées, et de reste.

Il disait cela d'un air si dégagé, il parlait du jeu comme d'une chose si naturelle qu'Emile ne put s'empêcher de frémir. Georges remarqua l'émotion du bon jeune homme et sourit; ce sourire lit encore plus de mal à Emile, devant lequel apparaissait lugubre et malheureuse la destinée que se préparait son ami.

—Georges, je vais t'en faire l'aveu, lorsque j'ai reçu ta lettre, cette lettre où, disais-tu, il s'agissait pour toi de la vie ou de la mort, j'ai moins souffert, je me suis sentis moins ému de douleur et de crainte qu'à cette heure où je te vois plaisanter d'un vice qui peut devenir bientôt une passion fatale et incurable. Au nom du ciel, au nom de notre amitié, Georges, ne joue plus!

—Ta sollicitude pour moi s'alarme trop vite, mon ami; pour avoir joué deux fois et pour avoir éprouvé d'une façon un peu trop vive les émotions et les chances du jeu, je ne suis point un joueur; pas plus que je ne serais un ivrogne pour m'être enivré deux fois.

—Mais quels raisonnements me fais-tu donc là, mon Dieu? Où as-tu puisé les idées que tu viens de m'exprimer?

—Dans le monde, mon ami, qui ne juge point beaucoup de choses du point de vue un peu naïf où nous les examinons au collège. La différence qui existe maintenant entre nous deux, c'est que tu as conservé tous tes préjugés, tandis que l'on m'a dépouillé des miens.

—On t'a rendu là, tu en conviendras, un triste service, puisque les conséquences de tes nouvelles doctrines te plaçaient entre la honte et le désespoir, entre l'indignation de ton père et le suicide.

Georges ne répondit point à ces paroles d'Emile et détourna la conversation, en lui parlant de Paris et de l'École Polytechnique où il allait entrer.

—Je voudrais bien, dit-il, pouvoir éviter les journées d'ennui et de travail qu'il va me falloir subir dans cet établissement. Je te l'ai écrit bien des fois, je me suis senti prêt de proposer à mon père de laisser là les mathématiques et l'épée pour le droit et la toge. Mon cher Emile, que la vie réelle est différente de ce que nous la supposons au collège!

—Différente, Georges! Je ne sais quelles personnes dangereuses ont pu laisser ton jugement par des paradoxes dont bientôt, avec plus de calme, tu reconnaitras la fausseté; mais, en vérité, tu es sous l'influence d'une singulière et triste fascination. Quoi! quelques semaines passées hors du collège ont-elles pu te convaincre que le jeu était une chose honorable, et qu'il fallait compter pour rien l'honneur de sa famille, l'estime de son père et le respect et le bonheur de sa mère? Le désespoir que tu as éprouvé quand tu t'es vu accablé de dettes n'était-il donc pas réel? As-tu tellement oublié les souffrances qu'elles te causaient pour en parler avec l'égroté et t'y exposer de nouveau? Non, Georges, il ne faut point chercher à t'affranchir des deux années de retraite et de travail que te vaudra l'École Polytechnique. Non, mon ami; loin de m'en affliger, je m'en réjouis pour toi; car elles te tiendront à l'écart des périls que tu n'as point encore assez de force et de raison pour blâmer.

—Comme te voilà devenu sermonneur et rigide!

—Hélas! mon ami, ce sont les idées que tu partageais jadis avec moi, et qui te semblaient alors justes et simples, que tu accuses aujourd'hui de rigidité. Mais laissons là cet entretien qui te déplaît, et livrons-nous à la joie de nous revoir, sans jeter des regards de regrets vers le passé et d'inquiétude vers l'avenir.

Disant cela ils arrivèrent à la maison d'Emile, où madame Dorvilliers et ses filles s'empressèrent d'accueillir cordialement et de leur mieux l'ami dont les entretenait si fréquemment celui qu'elles chérissaient avec tant de tendresse.

Il n'y avait rien d'élégant et de somptueux chez madame Dorvilliers; mais en entrant dans son intérieur on ne pouvait s'empêcher d'admirer une extrême propreté qui faisait valoir les meubles les plus modestes et semblait en doubler la valeur. De longs rideaux blancs, de cette blancheur dont les Flamandes ne confient pas le soin à des étrangères, mais qu'elles se font gloire de donner elle-même à leur

linge, retombaient avec simplicité le long des fenêtres, qu'ils encadraient d'une draperie gracieuse. Le plancher brillait d'un éclat qui faisait honneur à l'activité de la robuste servante Barbe, depuis vingt ans au service de madame Dorvilliers. Quoique appartenant à une famille riche et d'une classe plus élevée que celle d'Emile, Georges se sentit pénétré de respect à l'aspect patriarcal de ce logis et pour les habitudes modestes et dignes qu'il ne tarda pas à remarquer dans la famille de son ami. On le reçut avec une cordialité qui ne tenait ni de l'affection ni de la morgue. Les jeunes filles, comme leur hôte n'avait que deux heures à passer pres de leur frère, se mirent aussitôt à dresser la table et à servir un dîner excellent que madame Dorvilliers se faisait gloire d'avoir préparé elle-même; aussi chaque témoignage d'apétit que donnait Georges était-il pour elle un éloge de son excellente cuisine.

Georges, malgré les fautes dans lesquelles, dès ses premiers pas dans le monde, l'avait entraîné un caractère ardent et porté à la vanité, ne manquait ni de cœur ni de raison. Habitué à la solennelle et froide étiquette de la maison de son père, il n'en comprit et n'en goûta que mieux le charme paisible et la douce médiocrité de la famille de son ami. Une si grande réunion régnait entre les trois sœurs; leur mère exerçait son autorité avec tant de bonté et savait répandre autour d'elle un si doux parfum de douceur que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de se soumettre à l'autorité qu'elle exerçait. On lui obéissait plus encore par la crainte de lui déplaire que parce qu'elle était de droit la maîtresse.

En se promenant dans les ateliers avec Emile, le jeune voyageur put se convaincre que le prestige exercé sur lui par madame Dorvilliers s'étendait à toutes les personnes, même les plus grossières, qui approchaient de cette digne femme. Les ouvriers n'en parlaient qu'avec vénération, et avaient recours à elle dans leurs souffrances et dans leurs afflictions, comme s'ils n'eussent pu manquer de trouver pres d'elle des moyens sûrs pour les guérir ou pour les consoler.

Leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux pères malades recevaient d'elle du linge ainsi que des secours d'argent, et pouvaient se faire ouvrir chez le pharmacien un crédit dont répondait madame Dorvilliers. Fallait-il la layette d'une femme en couche ou le trousseau d'une mariée? madame Dorvilliers avançait encore l'argent nécessaire, qu'elle retenait, petite portion par petite portion, sur le salaire qui, chaque semaine, était dû à l'ouvrier. C'était une sorte de royauté de famille qu'elle exerçait

comme une reine ou plutôt comme une mère, refusant ce qui n'était point utile, allant au-devant du nécessaire, secourant les besoins de tous, et recourant parfois à des remontrances d'autant mieux reçues qu'elles étaient toujours justes, toujours sages et toujours faites du ton de l'amitié.

Celle qui se montrait si bonne et si vigilante pour des ouvriers ne pouvait manquer d'être pour ses enfants une amie tendre; un ange sans cesse veillant sur eux et se dévouant à leur bonheur. Comme la sainte femme était convaincue de cette maxime que le bonheur, s'il existe sur la terre, peut se trouver seulement dans une existence calme, régulière, bien réglée; que le bonheur, en un mot, c'est l'ordre dans la conscience, dans la conduite et dans la vie matérielle, elle avait sagement écarté de l'éducation de ses filles tout ce qui pouvait leur inspirer des idées de luxe ou faire naître en elles le désir de quitter la position modeste dans laquelle le sort les avait placées: car c'eût été diminuer la somme de bonheur qu'elles pouvaient goûter. Elle s'attacha donc à les rendre si heureuses, à les faire trouver si bien au logis, qu'elles ne songeassent pas à porter les yeux loin d'elles, pour y chercher les moyens de remplir un vide laissé dans leur imagination ou dans leur cœur. Où jamais auraient-elles pu rencontrer une tendresse plus vive que celle de leur mère? une amitié plus confiante, plus intime que celle de leurs sœurs? Le travail en commun ne leur laissait pas le temps de s'ennuyer, et d'ailleurs des récréations habilement ménagées venaient, d'intervalle en intervalle, couper ce travail et en faire, pour ainsi dire, un plaisir réel. C'étaient des études musicales, des promenades dans le jardin et la culture des plantes et des fleurs qu'il contenait; c'étaient encore des soins d'intérieur devenus des joies par la manière dont ils s'exécutaient. Tantôt il fallait cuire le pain, et l'on en parlait deux jours à l'avance; car on approvisionnait de gâteaux, et de ces bonnes tartes que l'on ne sait bien fabriquer qu'en Flandre, la maison et tous les enfants des ouvriers. Tantôt il s'agissait d'une lessive, et il fallait voir les trois jeunes filles réunies, babillant autour de la cuve et donnant l'exemple de l'activité aux blanchisseuses étrangères qui venaient dans ces occasions aider la vieille servante Barbe. Le linge blanchi, on tendait des cordes partout le jardin, on étalait sur ces cordes les tissus blouissants de blancheur qui sortaient de la cuve, et bientôt le soleil achevait la besogne si bien commencée par mesdemoiselles Dorvilliers.

A continuer.

CENTENAIRES.

Le dernier volume du recensement du Canada de 1871 donne des statistiques très intéressantes sur les personnes qui ont atteint cent ans ou près de cent ans dans la province de Québec depuis l'établissement des Français au pays.

Le plus vieux centenaire dont il est fait mention dans les statistiques est un M. Pierre Joubert, cordonnier, né à Charlebourg en 1701 et mort à Québec en 1814.

Les autres centenaires sont M. Frs. Forcier, de Sorel, mort en 1863 à l'âge de 103 ans, M. Frs. Gignère Despins, de St. François du Lac, mort en 1854 à l'âge de 102 ans, Mme Rosalie Laisotte, née à St. Roch des Aulnets en 1738 et morte au même endroit en 1816 à l'âge de 108 ans, M. J. B. Poupard, de Laprairie, mort en 1783 à l'âge de 103 ans, M. Pierre Noël Plante, né à St. Laurent Ile d'Orléans, mort en 1779 à l'âge de 101 ans, Thérèse Marie, née Shamaouati, sauvagesse de St. Régis, décédée en 1874, à l'âge de 100 ans.

Parmi les vieillards qui ont atteint l'âge de 98 et 99 ans, nous voyons.

Dame Magdelaine Baillargeon, de St. Laurent, Ile d'Orléans, morte en 1839 à 98 ans.

E. Dagneau, maçon, de St. François du sud, mort en 1876 à 99 ans.

Jacques Dugas, de Québec, mort à 99 ans.

Dame Dorothee Guay, de la Baie St. Paul, décédée en 1850 à 99 ans.

François Massicot, de Batiscan, mort en 1871 à 99 ans.

Angélique Savard, de l'Ile aux Coudres, morte en 1843, à 99 ans.

VARIÉTÉS

Deux pigeons—pardon! je veux dire deux jeunes gens—s'aimaient d'amour tendre, absolument comme des pigeons.

A la grande surprise de tous ceux qui les connaissaient le tourtereau ne faisait pas mine de vouloir épouser sa tourterelle et semblait ne jamais y avoir songé.

Comme un jour, un ami lui en faisait l'observation:

—J'ai peur, dit l'amoureux, que la familiarité qu'entraîne le mariage ne me refroidisse.

—En voilà un malicieux, répondit l'ami, qui refuse de diner pour conserver son appétit.

* * *

Mlle Lili (dix ans et beaucoup de malice) est au salon avec notre ami M... un monsieur fort chauve.

On cause en attendant la maman; c'est Mlle Lili qui a la parole:

—Ou as-tu diné hier soir, dis?

—Moi, je suis allé à un banquet à un louis par tête.

—Dis-moi donc ce que c'est qu'un banquet à un louis par tête, veux-tu?

—Ça signifie qu'on donne autant de louis qu'il y a de têtes.

—Alors, tu ne payes pas, toi?

—Pourquoi donc?

—Parce que maman dit, comme ça, qu'au lieu de tête, c'est un genou.

Au même instant, Madame fait son entrée.

Les malheurs d'un Homme heureux.

NOUVELLE.

Suite et fin.

—Est-ce possible ! ainsi votre course a été inutile ?

—Cela vous étonne ? Ne savez-vous donc pas qu'il y a des gens malencontreux à qui rien ne réussit, qu'on n'écoute point quand ils parlent, dont on se moque quand ils sont absents, qui rendent service sans avoir droit à la reconnaissance, et dont on reçoit les politesses à condition de n'y répondre par aucun égard ? Je suis de ceux-là, ma chère, une espèce de paria notre civilisation, un bonc émissaire, un souffre douleurs ! Et je le mérite, puisque je suis assez sot pour continuer à m'occuper de gens qui ne s'occupent pas de moi.

—Pardou, mon oncle, interrompit Caroline ; mais si vous faites allusion à votre ami M. Lointier, je dois vous répéter qu'il était désolé de ne point vous voir...

—Je sais ! je sais ! dit ironiquement Maigrin.

—Qu'il vous avait averti lui-même.

—Voyez-vous ça !

—Et qu'il faut que la lettre ait été égarée...

Le vieux juge frappa du pied.

—Ma chère, s'écria-t-il, ne répétez point de pareils contes.

—Que dites-vous, mon oncle ? reprit Caroline déconcertée.

—Je dis, continua Maigrin avec colère, que je ne crois pas à l'explication de M. Lointier. C'est une vieille histoire ! Qu'un homme a manqué à son devoir envers un ami, on invoque les quiproquos, les oublis, les hasards ! Vous verrez qu'au premier jour Mme Armand prétendra aussi que je ne lui ai point écrit ! Les coupables trouvent toujours une excuse. Mais je ne m'y laisserai plus prendre ; si les lettres n'arrivent point, c'est qu'elles n'ont pas été écrites.

—En êtes-vous sûr, mon cher oncle ? dit la veuve qui tenait la redingote dont Maigrin venait de se débarrasser.

—Sûr, Madame.

—Alors que direz-vous de celle-ci ? ajouta-t-elle en présentant un billet qui venait de tomber de la poche de son habit.

Maigrin y jeta les yeux.

—La lettre que j'écrivais à Mme Armand ! s'écria-t-il.

—Et qu'une distraction vous a fait oublier ici ! ajouta Caroline en souriant, ce qui prouve, mon cher oncle, que toutes les lettres écrites ne parviennent pas à leur adresse.

Il prit ce billet avec une exclama-

tion de surprise et comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

—Alors, murmura-t-il, elle n'était point avertie...

—Et, ne recevant point de réponse, elle a pu croire que ses demandes de conseils avaient fini par vous importer, continua Caroline ; ce qui justifie sa visite chez M. Lenoir. Ainsi, vous le voyez, ce n'est pas elle qui est coupable...

—C'est moi, n'est-il pas vrai ?

—Coupable d'étourderie, au moins... comme M. Lointier, qui croit avoir envoyé la lettre qui vous était destinée à une autre adresse. Ne soyez donc point si prompt à douter de ceux qui vous aiment, et croyez en eux pour qu'ils croient en vous.

M. Maigrin resta un moment sans répondre : l'humeur et la loyauté luttèrent chez lui ; enfin celle-ci l'emporta. Il releva la tête, et, tendant la main à sa nièce :

—Merci de la leçon, belle préchense, dit-il en souriant, on tâchera d'en profiter et de ne pas sacrifier son repos et sa joie aux méchantes inspirations de ce que les Anglais appellent les *diabes bleus* ! Au fond, j'ai honte de m'accrocher ainsi aux moindres obstacles et de crier à chaque ronce comme si j'étais blessé à mort. La susceptibilité n'est qu'une exigence de la personnalité ou de l'amour-propre. Si l'on faisait moins de cas de soi-même, on n'exigerait pas tant des autres. Je le sais, je le sens, et je m'efforcerais de vous le prouver. Je ne veux pas que l'on ait à rire plus longtemps des *malheurs d'un homme heureux* !

—:o:—

LES PATERSON-BONAPARTE.

—

Nous lisons dans le *Times* de New-York :

« Mme Paterson-Bonaparte, qui est dit-on, très malade à Baltimore, ne succombera pas à la maladie, malgré ses 96 ans, si une forte volonté peut lui sauver la vie. Elle résista énergiquement, autant qu'il était en son pouvoir, à la conduite autocratique de Napoléon Bonaparte, qui lui enleva son mari, Jérôme Bonaparte, et força celui-ci à épouser en secondes noces la princesse Frédérique Catherine de Wurtemberg. Son mari l'aimait beaucoup, assure-t-on, et il employa tous les moyens pour engager son frère impérial et impérieux à reconnaître son alliance américaine. Si jamais femme a eu lieu de détester Napoléon et sa mémoire, c'est bien elle. Elle semble pourtant ne pas avoir montré beaucoup de rancune. Elle a toujours exprimé la plus haute admiration pour l'empereur ; son fils et son petit fils ont vivement souhaités d'être re-

connus par la famille Bonaparte lors de la restauration de l'empire. Louis-Napoléon leur a témoigné à la vérité beaucoup de bienveillance, bien que Jérôme Bonaparte, après son second mariage, eût refusé de reconnaître son fils ou son petit-fils sous un autre nom que celui de Patterson. Le petit fils Jérôme Bonaparte, maintenant dans sa quarantième année, bien que né à Baltimore, a été pendant près d'un quart de siècle officier dans l'armée française et a servi dans plusieurs campagnes avec distinction. Sa grand-mère, qui lui est profondément attachée, caressait la pensée qu'il serait quelque jour empereur des Français ; mais elle ne peut guère y songer maintenant, quelque soit son optimisme ou son enthousiasme pour son petit-fils. »

—:o:—

Un domestique servant à table, soufflait de temps en temps sur une assiette pour en faire envoler quelques miettes avant de la présenter.

—Mon ami, lui dit un convive, il ne faut pas prendre de ces précautions là. Quant on souffle sur une assiette, c'est comme la calomnie.....il en reste toujours quelque chose.

* * *

Un prédicateur, ennuyé de voir ses auditeurs tourner la tête vers la porte quelques fois que celle-ci s'ouvrait pour livrer passage à quelqu'un, interrompit son discours et dit : Mes frères, écoutez-moi attentivement, je me charge d'avoir maintenant l'œil sur cette porte ; et si quelque animal dangereux vient à la franchir, je promets de vous avertir à temps pour que vous puissiez vous en défendre.

* * *

Il y a des gascons en Amérique comme ailleurs.

L'un d'eux disait hier :

—Dans l'état de l'Ohio, il fait si froid l'hiver qu'il m'est arrivé ceci : Je suis attaqué par un voleur ; je prends mon pistolet. Il y avait de la poudre dedans, mais pas de balle. Une inspiration ! Je crache dedans et je tire. L'eau gèle en route et le malfaiteur est tué raide !

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.